

L'union à Dieu

A travers les décisions humaines

● ● ● **Sylvie Robert s.a., Paris**

Enseignante au Centre Sèvres, accompagnatrice
des Exercices spirituels au Centre spirituel Manrèse¹

L'une des originalités des « Exercices spirituels » d'Ignace de Loyola réside dans le fait qu'une « élection » peut y mûrir. Le titre du livret y inscrit un art de la décision puisque la visée est d'« ordonner sa vie sans se décider par aucun attachement qui soit désordonné » (n° 21). Cette place de la décision en spiritualité ignatienne mérite que l'on s'y arrête spécialement, pour comprendre comment l'homme est sollicité dans sa liberté, sauvé des « maladies » de son vouloir et invité à unir sa liberté à celle de Dieu.

Comment « ordonner sa vie » et se laisser conduire vers le monde par l'amour que Dieu lui-même porte à ses créatures si ce n'est en engageant sa liberté ? La trame d'une histoire personnelle se tisse à l'aide des décisions que prend un sujet - le *Récit du pèlerin*, autobiographie d'Ignace de Loyola, peut se lire comme un itinéraire de décision en décision.

A l'image du mouvement même de Dieu que la *contemplation de l'Incarnation* dans les *Exercices spirituels* présente comme le fruit d'une décision de la Trinité, l'engagement de l'homme dans le monde se joue à travers des choix. Le *Principe et Fondement* (n° 23) des *Exercices*, qui met en avant la vocation fondamentale de l'homme à « louer, respecter, servir Dieu son Créateur et par là sauver son âme », explicite d'emblée que la relation entre le Créateur et la créature se vit dans un monde fait de « choses créées ». Le terme « choses » désigne tout ce qui n'est ni l'homme ni Dieu, tout ce qui est mis à la disposition de l'homme (biens de toute sorte, capacités, qualités et compétences, relations, activités possibles, etc.).

Le texte donne à entendre qu'une telle vocation est don d'une liberté et invitation à l'exercer dans le rapport à ces choses : « L'homme doit [en] user [...]

dans la mesure où elles l'aident pour sa fin et s'en dégager dans la mesure où elles sont, pour lui, un obstacle à cette fin. » L'objectif est clair : « que nous désirions et choissions uniquement ce qui nous conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés ». En même temps qu'il ouvre les *Exercices* sur une invitation à user de sa liberté, le *Principe et Fondement* dessine le cadre dans lequel cette liberté s'exerce : d'une part, la loi de Dieu marque les bornes à l'intérieur desquelles faire ses choix ; d'autre part, les choix de l'homme portent sur les moyens pour répondre à sa vocation fondamentale. Ce qui fait l'objet d'une décision est toujours de l'ordre du moyen, mais le choix doit se faire en ayant le regard non pas braqué sur le moyen mais orienté vers et par la fin.

Une image, photographique, celle de l'objectif, aidera à entendre ce qui est en jeu. Le bon réglage n'est pas celui qui se focalise sur la chose à choisir, mais celui qui se fixe sur Dieu, sa louange, le respect de ce qu'il est, son service. Car Dieu seul est le vis-à-vis de l'homme et lui fait don de la vie ;

1 • Sylvie Robert a écrit une thèse intitulée *Une autre connaissance de Dieu, Le discernement chez Ignace de Loyola*, Cerf, Paris 1997, 604 p. (n.d.l.r.)

aucune chose, si belle, désirable et élevée soit-elle, ne le peut.

En réglant ainsi l'objectif, l'objet du choix se trouve mis sous une interrogation : permet-il de garder et même de voir se renforcer l'orientation vers la louange, le respect et le service de Dieu ? ou bien vient-il introduire une distorsion, un écartèlement entre l'orientation vers Dieu et la décision concrète ? Pour garder une image optique, conduit-il l'homme à loucher, un œil sur Dieu, l'autre sur l'objet qu'il choisit ?

L'« indifférence » consiste à régler son objectif sur Dieu et non sur l'objet du choix, de manière à éviter le strabisme spirituel. Mais il n'est pas si évident de se décider librement, sans se laisser prendre dans un rapport duel à l'objet qui s'offre à un choix. « Se décider sans aucun attachement qui soit désordonné » suppose de « [sortir] de son amour, de son vouloir et de ses intérêts propres » (n° 189). De plus, toute décision fait éprouver ce à quoi l'on renonce et rend vulnérable aux manœuvres tentatrices de l'« ennemi »² qui préfère nous voir loucher plutôt que nous orienter paisiblement vers Dieu. Notre liberté a donc besoin d'être libérée...

Libération

La rigueur et la force du texte du *Principe et Fondement* font apparaître que notre préférence ne va pas entièrement à Dieu et que nous ne sommes pas assez libres pour croire que, dans la santé comme dans la maladie, dans la jouissance d'un bien ou dans son absence, Dieu peut donner la vie.

Un seul peut nous guérir : le Christ, qui, dans notre condition humaine, a vécu entièrement tourné vers la louange, le respect et le service du Père. C'est pourquoi l'homme qui prend conscience qu'il n'a pas voulu mettre à profit sa liberté pour vivre selon le *Principe et Fondement* a besoin de se laisser sauver par le Christ : c'est la première semaine des *Exercices*.

La seconde semaine poursuivra ce travail de libération. La liberté s'y demande comme une grâce, modulée selon des nuances diverses : « ne pas être sourd à [l']appel [du Seigneur], mais prompt et diligent pour accomplir sa très sainte volonté » (n° 91) ; connaître les tromperies de l'ennemi et bénéficier d'un secours pour s'en garder, connaître le chemin de la vie que montre et ouvre le Christ et recevoir de l'imiter (cf. n° 137) ; « choisir ce qui est davantage pour la gloire de sa divine Majesté et pour le salut de mon âme » (n° 152) ; enfin que Dieu « veuille mouvoir ma volonté et mettre en mon âme ce que je dois faire » (n° 180).

La contemplation du Christ dans l'exercice de sa liberté éduque et transforme notre propre liberté : un jeu de reflets mutuels donne de regarder sa propre existence à la lumière du Christ, en laissant la vie du Christ se réfléchir en soi. La liberté de l'homme se gagne ainsi par contagion de celle que le Christ a exercée dans une existence exposée aux mêmes tentations et sollicitations, aux mêmes épreuves et fatigues que la nôtre.

Il nous revient ainsi de nous engager dans un combat qui consiste d'abord à choisir résolument notre camp, celui du Christ, puis à laisser apparaître nos « attachements désordonnés », causes de notre strabisme spirituel. Car, comme le remarquait très finement Paul Beauchamp, « l'attachement qu'on ne sent

2 • Le démon (n.d.l.r.)

spiritualité

pas, c'est celui dont il est le plus difficile de se défaire ».³

Reste enfin à traiter les maladies de notre vouloir. Ignace propose une sorte de « test projectif » spirituel, avec la figure de trois hommes (nos 149-157). Chacun d'entre eux a acquis une grosse somme d'argent, y est attaché, mais veut se libérer pour « se sauver et trouver dans la paix Dieu notre Seigneur ». Ils louchent, un œil sur leur richesse, l'autre sur le service de Dieu. Comment « écart[er] d'eux le fardeau et l'obstacle qu'est [...] leur attachement à la chose acquise » ? Le premier désire se libérer et s'orienter vers Dieu, mais il n'en prend jamais les moyens ; son vouloir est infirme, demeurant à l'état de velléité ; il ne s'est pas non plus préoccupé du vouloir de Dieu. Le second désire se libérer de son attachement mais veut en même temps garder la somme acquise ; son vouloir est en contradiction interne et vise « que Dieu en vienne là où il veut » - cela s'appelle récupérer le vouloir de Dieu... Ignace conclut : « Il ne se décide pas à [...] renoncer à la chose acquise. » Le troisième homme, lui, est prêt tout autant à garder la somme acquise qu'à ne pas la garder, « selon ce que Dieu notre Seigneur mettra en sa volonté et ce qui lui semblera meilleur à lui-même pour le service et la louange de sa divine Majesté ». Dans un plein accord avec le réel, il s'exerce à cette souplesse qui provient de la focalisation de son objectif sur le service et la louange de Dieu, ce qui lui permettra de choisir en union avec Dieu : « En attendant, il veut considérer qu'il renonce à tout dans son cœur, s'efforçant de ne vouloir ni cette chose ni aucune autre s'il n'y est pas poussé uniquement par le service de Dieu notre Seigneur. »

Une conclusion s'impose : notre liberté est libre lorsqu'elle s'exerce dans le

respect de celle de Dieu et en accord avec le réel. Il faut cette santé de notre vouloir pour qu'une décision puisse être prise en alliance avec Dieu.

Harmonie

La décision peut alors éclore, en une harmonie entre les deux vouloirs de Dieu et de l'homme. Ce peut être simple, lumineux, immédiat, « quand Dieu notre Seigneur meut et attire la volonté de telle façon que, sans douter ni pouvoir douter, l'âme fidèle suit ce qui lui est indiqué » (n° 175) : pas le moindre écart entre la volonté de Dieu et le vouloir de l'homme, ni dans l'objet du choix ni dans l'acquiescement ; aucune distorsion entre le vouloir de l'homme et sa mise en œuvre. Le chemin du discernement, grâce à la relecture des motions survenues au fil des jours, permet de reconnaître quel est le projet qui s'accompagne d'une augmentation de foi, d'espérance et de charité,⁴ et donc est lieu d'un accord entre l'homme et Dieu : la décision à prendre est claire. Mais il arrive que la lumière ne vienne pas ainsi. Un exercice peut permettre à la décision d'advenir (nos 178-183). Ignace invite d'abord à se représenter l'objet du choix, puis à se remettre sur l'axe du *Principe et Fondement*, avec la souplesse d'une balance prête à se laisser incliner par le poids, non de cet objet, mais de la gloire et de la louange de Dieu ainsi que de la valeur d'éternité de sa propre vie. La balance, c'est celle de l'homme ; mais le poids devra venir de Dieu.

3 • *D'une montagne à l'autre, la loi de Dieu*, Seuil, Paris 1999, p. 26.

4 • Cf. **Sylvie Robert**, « Le discernement. A l'écoute du dynamisme théologal », in *choisir* n° 613, janvier 2011, pp. 9-12. (n.d.l.r.)

C'est bien ce que l'on est invité à lui demander : « qu'il veuille mouvoir ma volonté et mettre en mon âme ce que je dois faire, au sujet de la chose envisagée, qui soit davantage à sa louange et à son service », tandis que l'on va effectivement choisir en s'aidant d'une réflexion ou plutôt d'une pesée. Il ne s'agit pas d'un inventaire d'arguments - « les pour et les contre », comme on le dit trop souvent ! - mais d'un calcul d'intérêts à l'aune du *Principe et Fondement*. Pour la louange de Dieu et pour l'accomplissement de ma vocation de fils de Dieu, quels « avantages et profits », quels « désavantages et dangers » y a-t-il à choisir tel objet ? Et à ne pas le choisir ? Le tableau ne comporte donc pas deux colonnes, mais quatre ! Ainsi est-on assuré d'avoir vraiment considéré les deux hypothèses du *oui* et du *non*. Il devient ainsi possible de trancher sans se laisser entraîner par un attrait ou une répulsion de surface, mais « en toute raison et justice ».

Cependant l'exercice ne s'arrête pas là : la décision prise doit être remise au Seigneur pour qu'il l'agrée et la confirme. Ainsi le choix raisonné de l'homme est enchâssé dans la prière qui, sous forme de demande, le précède et lui ouvre la voie, et, sous forme d'offrande, le suit et attend la confirmation que Dieu seul peut donner. L'homme choisit, mais pas sans Dieu.

Dieu et l'homme

Ignace donne encore quatre règles (nos 184-187) aussi révélatrices qu'utiles. Trois d'entre elles assurent la saine distance nécessaire en cas de décision où l'implication du sujet est grande et où le rapport à l'objet du choix peut faire perdre la juste mesure des choses : dis-

tance par rapport à soi-même - qu'est-ce que je conseillerais à quelqu'un d'autre ? ; distance en se remettant devant l'ultime - si j'étais à l'article de la mort - qui fait apparaître le vrai poids des réalités ; ou « au jour du jugement », c'est-à-dire sous le seul regard qui fait la vérité en notre vie.

Bien sûr, les formulations d'Ignace sont tributaires d'un contexte où la mort et le jugement sont constamment présents à l'esprit et souvent rappelés aux croyants, mais la perspective de l'ultime ajuste nos balances aujourd'hui encore. Ainsi ces règles sont-elles des moyens très simples pour « sortir de son amour, de son vouloir et de ses intérêts propres » (n° 189), pour vouloir en alliance, pour vivre l'alliance en toute décision.

La première règle révèle le secret de cette alliance des vouloirs et résume le mouvement de tout choix posé spirituellement : « Que cet amour qui me meut et me fait choisir telle chose descende d'en haut, de l'amour de Dieu, de sorte que celui qui choisit sente d'abord, en lui, que l'amour plus ou moins grand qu'il a pour la chose qu'il choisit est uniquement à cause de son Créateur et Seigneur. »

Dieu et l'homme choisissent ensemble. L'art de la décision, dans les choix minimes du quotidien comme dans les grandes orientations, est fait d'un infini respect et de Dieu qui est, de toujours et à jamais, premier, et de l'homme à qui la grandeur de Dieu, loin de la lui enlever, confère sa liberté. Mystère que cette union entre Dieu et l'homme au point où deux êtres peuvent le plus aisément opposer leur liberté, leur vouloir ; elle assure qu'il est possible de vivre une vie d'homme en alliance avec Dieu et « en tout [d']aimer et servir » (n° 233).

S. R.

spiritualité